Bulletin météorologique.

Washington, 3 janvier.—Indications pour la Louisiane et le Mississippi. — Temps menaçant; vent variable.

Toujours la fin du monde.

Il ne se passe guère d'année, depuis un certain laps de temps, que l'antienne lugubre de la fin du monde ne nous soit chantée par quelque prophète pontifiant au nom de la science. Ce refrain ne nous a point été épargné en 1897, où il a été entonné par diverses voix scientifiques, assez discordantes d'ailleurs, ce qui serait plutôt rassurant.

Convention quarantenaire des Etats du Golfe et du Sud Atlantique.

Nous avons sous les yeux, un objet bien intéressant et que nous voudrions voir se réaliser, le plus tôt possible: la réunion d'une convention quarantenaire, chargée d'éclaircir toutes les questions théoriques et pratiques soulevées par l'apparition de la fièvre jaune; d'étudier les différents systèmes de quarantaine, de mettre en relief les avantages et les désavantages de chacun, et de la suite de discussions approfondies, entre hommes de valeur, dans toutes les branches de l'activité scientifique, médicale, légale et commerciale, d'arriver à formuler un plan qui réponde à toutes les nécessités de la situation et soit exempt de toutes les déficiences que l'on peut reprocher aux systèmes actuels, au double point de vue de la santé publique et des affaires.

Le projet nettement exposé et parfaitement détaillé—car l'auteur a tracé un plan complet qui entre dans les moindres détails—ne laisse aucune lacune—est le Dr Sanders, officier de santé de l'Etat de l'Alabama, un homme de beaucoup de valeur, qui a fait ses preuves comme spécialiste. C'est même lui, si notre mémoire ne nous fait pas défaut, qui, récemment, a le premier, constaté et déclaré formellement l'existence de la fièvre jaune à la Passe Christian, alors que beaucoup d'autres hésitaient et voulaient voir une autre maladie.

Le Dr Sanders voudrait réunir dans la convention qu'il projette, demandant des hommes d'élite, appartenant à toutes les branches de l'activité humaine—hommes de loi, négociants, journalistes, représentants du service postal, des compagnies de chemin de fer. Chaque branche formerait un comité ou des comités à part, chargés d'étudier les questions spéciales qui sont de leur compétence particulière. De cet amas de données, il résulterait un ensemble de renseignements de toute sorte qui, condensés, rapprochés et formant corps, permettraient de formuler tout un système qui satisfierait tout le monde et rétablirait la confiance générale, un peu perdue en ce moment.

Le projet et le plan ont été, tout d'abord et très naturellement, soumis au gouverneur Johnson, de l'Alabama, qui l'a approuvé chaleureusement et s'est mis immédiatement à l'œuvre.

La convention se réunira à Mobile. Il y a déjà eu, dans cette ville, une première réunion des autorités politiques, médicales et commerciales de plusieurs Etats et l'on y a dressé un plan des travaux de la future Convention. Ce plan est excellent, méthodiquement tracé et complet.

Nous souhaitons vivement le voir se réaliser. Sa mise en application peut nous ouvrir une nouvelle ère de confiance et de prospérité et rendre à notre pays, si malheureusement éprouvé, la prospérité, dont il a si grand besoin.

LA POPULATION FRANÇAISE REMONTE.

Voici une nouvelle importante au point de vue du maintien et du développement de la race française.

On sait que le ministère de la justice centralise et publie tous les ans les résultats du dépouillement des registres de l'état civil dans chacune des 36,000 communes. Les actes de l'état civil, s'ils ne donnent pas comme les recensements la situation globale de la population, fournissent, par contre, des documents certains en ce qui concerne les naissances et les décès.

On a appris ainsi qu'en 1893 le nombre des naissances n'avait dépassé que de 7,146 le nombre des décès. En 1894, le gain s'était élevé à 39,768. Ces deux excédents, infimes eu égard à une population de 38 millions, justifiaient les plus grandes inquiétudes pour l'avenir.

Aussi, la surprise fut-elle moins grande que la tristesse (en France, du moins, car en certains pays étrangers la nouvelle ne causa aucun chagrin), quand, le 15 mars de cette année, le «Journal officiel» nous apprit que, au cours de l'année 1895, le nombre des décès avait dépassé de 17,813 celui des naissances.

L'échec prévu par tous les patriotes survenait. Il y avait là un chiffre brutal, indéniable, officiel, qu'on pouvait raisonnablement excuser ne pouvant pallier et qui indiquait pour la France un premier pas d'accompli dans la voie d'où on ne revient plus.

Alors que tout s'accroît et se fortifie autour de nous, alors que le reste de l'Europe donne l'exemple d'une fécondité, d'une vigueur que notre vieux continent n'a jusqu'à présent jamais connue, seule la France se maintient incapable d'améliorer sa situation démographique, et même de la conserver. Nous déclarons au monde que la France de 1895 était de 18,000 unités moins importante que celle de 1894, que celle de 1893 suivait sans doute la même pente et qu'il devenait permis de faire de la disparition pacifique de leur race le sujet d'un problème de mathématiques.

En bien! non. Nul ne peut prévoir l'avenir, et c'est un rôle ridicule que celui de prophète; mais il est permis de parler du présent et d'en tirer, lorsqu'il y a lieu, des prévisions rassurantes. Apprenons donc bien vite au lecteur une nouvelle qui fera plaisir à tous les amis de la France, à l'intérieur et à l'extérieur. Les résultats officiels du mouvement de la population pendant l'année 1896 annoncent que les naissances viennent de dépasser par le nombre respectable de 94,000. Et le gain n'a pas été seulement obtenu par une diminution des décès, c'est-à-dire par une prolongation de la durée moyenne de la vie; il a été en outre assuré par une augmentation sensible du chiffre absolu des naissances.

Voilà donc dans l'approche du plus grand péril qui menaçait la France! Puisse-telle maintenir l'ambition et en assurer le retour pour les années prochaines. Seule de toutes les régions de l'Europe, la France est une terre d'immigration, de peuplement. Onze cents mille étrangers lui apportent une main-d'œuvre que les races indigènes ne veulent pas fournir à son industrie ni même à son agriculture.

Cet envoyé a pour mission d'acheter 1,000 et d'enrôler 100 hommes, destinés à former une expédition de secours qui sera envoyée à Klondyke, dans le Canada, où les chercheurs d'or se trouvent, comme nous l'avons dit, en détresse et où l'on peut se rendre par une voie plus courte qui passe par l'Alaska.

LA POPULATION FRANÇAISE REMONTE.

Voici une nouvelle importante au point de vue du maintien et du développement de la race française.

On sait que le ministère de la justice centralise et publie tous les ans les résultats du dépouillement des registres de l'état civil dans chacune des 36,000 communes. Les actes de l'état civil, s'ils ne donnent pas comme les recensements la situation globale de la population, fournissent, par contre, des documents certains en ce qui concerne les naissances et les décès.

On a appris ainsi qu'en 1893 le nombre des naissances n'avait dépassé que de 7,146 le nombre des décès. En 1894, le gain s'était élevé à 39,768. Ces deux excédents, infimes eu égard à une population de 38 millions, justifiaient les plus grandes inquiétudes pour l'avenir.

Aussi, la surprise fut-elle moins grande que la tristesse (en France, du moins, car en certains pays étrangers la nouvelle ne causa aucun chagrin), quand, le 15 mars de cette année, le «Journal officiel» nous apprit que, au cours de l'année 1895, le nombre des décès avait dépassé de 17,813 celui des naissances.

L'échec prévu par tous les patriotes survenait. Il y avait là un chiffre brutal, indéniable, officiel, qu'on pouvait raisonnablement excuser ne pouvant pallier et qui indiquait pour la France un premier pas d'accompli dans la voie d'où on ne revient plus.

Alors que tout s'accroît et se fortifie autour de nous, alors que le reste de l'Europe donne l'exemple d'une fécondité, d'une vigueur que notre vieux continent n'a jusqu'à présent jamais connue, seule la France se maintient incapable d'améliorer sa situation démographique, et même de la conserver. Nous déclarons au monde que la France de 1895 était de 18,000 unités moins importante que celle de 1894, que celle de 1893 suivait sans doute la même pente et qu'il devenait permis de faire de la disparition pacifique de leur race le sujet d'un problème de mathématiques.

En bien! non. Nul ne peut prévoir l'avenir, et c'est un rôle ridicule que celui de prophète; mais il est permis de parler du présent et d'en tirer, lorsqu'il y a lieu, des prévisions rassurantes. Apprenons donc bien vite au lecteur une nouvelle qui fera plaisir à tous les amis de la France, à l'intérieur et à l'extérieur. Les résultats officiels du mouvement de la population pendant l'année 1896 annoncent que les naissances viennent de dépasser par le nombre respectable de 94,000. Et le gain n'a pas été seulement obtenu par une diminution des décès, c'est-à-dire par une prolongation de la durée moyenne de la vie; il a été en outre assuré par une augmentation sensible du chiffre absolu des naissances.

Voilà donc dans l'approche du plus grand péril qui menaçait la France! Puisse-telle maintenir l'ambition et en assurer le retour pour les années prochaines. Seule de toutes les régions de l'Europe, la France est une terre d'immigration, de peuplement. Onze cents mille étrangers lui apportent une main-d'œuvre que les races indigènes ne veulent pas fournir à son industrie ni même à son agriculture.

VITRAUX HISTORIQUES.

On a vendu dernièrement aux enchères à Cologne une superbe collection de vitraux historiques. Elle avait été commencée par le comte W. Douglas, puis continuée et considérablement augmentée par le grand-duc Louis de Bade.

Les vitraux acquis par ce prince sont particulièrement remarquables. Il ne recherchait que des pièces capitales, qu'il achetait directement à leurs propriétaires, sans passer par l'intermédiaire des marchands et des ventes publiques. Cette collection était conservée au château de Langenstein.

A la mort du grand-duc, elle fut acquise par un riche amateur. Elle vint enfin de subir le sort commun, et s'est dispersée aux quatre vents des cieux.

Les aperçus de cette collection, les pièces convoitées surtout par les enchérisseurs, s'élevaient à 11 vitraux peints d'après les cartons de Holbein et 14 autres peints d'après ceux de Hans Baldung Grien.

L'histoire des premiers est assez curieuse. Ils avaient été donnés à la Chartreuse du Petit-Bâle, par des nobles du pays environnant, entre 1512 et 1528. Ils étaient, à l'origine, au nombre de 45. Mais un certain nombre d'entre eux se brisèrent dans les transports qu'on leur fit subir, de Bâle à Saint-Blaise, après que Bâle eût embrassé la Réforme. Ceux qui restèrent en place furent conservés à Saint-Blaise jusqu'en 1820 dans un bâtiment scolaire où ils eurent beaucoup à souffrir de la brutalité des cochers. Le baron Eichthal, dernier propriétaire de Saint-Blaise, les vendit enfin au grand-duc. Cette collection est tout à fait intéressante en ce qu'elle jette un jour nouveau sur l'œuvre de jeunesse de Holbein. Ce n'est, d'ailleurs, qu'en 1896, qu'on a reconnu l'authenticité de ces vitraux. Ils ont été rachetés par les délégués du Musée historique de Bâle, où l'on pourra bientôt les admirer, à côté des fragments fameux de «la Danse des morts».

Un monument à Daudet

Le comité de la Société des gens de lettres, dans sa séance dernière, a voté le projet d'un monument à élever à Alphonse Daudet.

La commission est composée de MM. Henry Houssaye, président du comité; Alfred Buquet et Jacques Normand, vice-présidents; Emile Zola, Léon Claretie, Albert Cim, comte Charles de Mouy, Jean Rameau, Marc Maréchal.

Il a ensuite décidé ses prix annuels de la façon suivante: Grand prix Chauchard, de 3,000 francs; à M. Gustave Toudouze. Deux prix de 1,000 francs chacun à MM. Emile Blavet et Emile Soldi; quatre prix de 500 francs à MM. Georges Baume, François de Non, Philippe Tonnelli, Mme Marie de Bessary; le prix Petit-Bourg, de 1,000 fr., à M. Georges Grison; le prix Jacob de La Cottière, de 600 fr., à M. Victor Meunier; le prix Taylor, de 500 fr., à M. Georges de Lys; le prix du Congrès littéraire, de 500 fr., à M. Armand Charpentier; le prix Ernest Hamel, de 500 fr., à M. Alexandre Boutin; le prix Raoul Bonny, de 300 fr., à M. Charles des Granges; le prix Alfred de Musset, de 300 fr., à M. Paul de Gars; le prix du Louvre, de 250 fr., à M. Louis Noir; le prix du colonel Félix, de 100 fr., à M. Gilbert Stenger.

Il va bien, le cinématographe.

C'était à prévoir: on commence déjà à se blaser sur les scènes communes du cinématographe. Les charges de cavaleries se démodent, il faut de l'extraordinaire, n'en fait-il plus au monde, or il y en a, et la série de l'horrible et de l'extrême n'est pas close.

On annonce d'abord que le cinématographe vient de faire son apparition dans les exécutions de criminels aux Etats-Unis. L'autre matin, on pendait à Liberty un nommé Tam, qui avait assassiné sa fille. Presque tous les habitants de la ville assistaient à l'exécution et l'on avait installé un appareil cinématographique pour prendre des photographies animées de cette lugubre cérémonie.

Mieux encore! Il paraît, que des entrepreneurs hardis font naitre sciemment et à point nommé des scènes de désordre, afin de pouvoir les cinématographier! C'est ainsi que, lors de l'exécution récente d'un homme à New-York, dès que le bourreau eût terminé son œuvre, un groupe d'individus sans aveu attaqua subitement et sans aucun motif, apparent les agents du shérif. Une lutte terrible à coups de poings s'ensuivit et la foule, sans avoir de quoi il s'agissait, ayant pris parti pour les uns ou pour les autres, les scènes de désordre se prolongèrent rapidement sous une grande partie de la place.

On a su depuis que l'attaque contre les gardes du shérif avait été arrangée d'avance par un fabricant de vues cinématographiques et que les individus en question avaient été loués et grassement payés par lui!

DAUDET FELIBRE

La mort de l'auteur de «Tartarin» n'est pas seulement un deuil pour les lettres françaises, elle est une perte, en particulier, pour la littérature félibréenne, cette riche langue d'oc dont Daudet fut un des plus fervents adeptes et des plus autorisés propagandistes.

Ce fut Mistral et le félibrige qui déterminèrent la vocation littéraire d'Alphonse Daudet, maître d'études à Alais, le Sarlande du «Petit Chose». Il se plaisait à vivre en compagnie des poètes du terroir et se livra à de continues farandoles en Provence avec Mistral, Roumanille, Mathieu Lacroix et son ami Paul Arène.

Les premiers vers de Daudet furent d'ailleurs écrits en langue provençale. Sa poésie «l'Espérance», la «Chasse à l'affût», a été mise en musique par son compatriote niçois, le compositeur Ferdinand Pose.

Plusieurs des contes de Daudet ont été aussi publiés par lui, en provençal, dans l'«Armana», de Roumanille, notamment la «Chèvre de M. Séguin» et la «Mule du Pape».

Le disparu d'hier était resté, au surplus, l'un des cinquante principaux du félibrige de Paris et l'un des plus fidèles adeptes du félibrige de Provence. Il présidait, à l'origine, au nombre de 45, mais un certain nombre d'entre eux se brisèrent dans les transports qu'on leur fit subir, de Bâle à Saint-Blaise, après que Bâle eût embrassé la Réforme. Ceux qui restèrent en place furent conservés à Saint-Blaise jusqu'en 1820 dans un bâtiment scolaire où ils eurent beaucoup à souffrir de la brutalité des cochers. Le baron Eichthal, dernier propriétaire de Saint-Blaise, les vendit enfin au grand-duc. Cette collection est tout à fait intéressante en ce qu'elle jette un jour nouveau sur l'œuvre de jeunesse de Holbein. Ce n'est, d'ailleurs, qu'en 1896, qu'on a reconnu l'authenticité de ces vitraux. Ils ont été rachetés par les délégués du Musée historique de Bâle, où l'on pourra bientôt les admirer, à côté des fragments fameux de «la Danse des morts».

LE RUBAN VIOLET.

Si le ruban de la Légion d'honneur n'a pas chargé de couleur depuis l'institution de l'ordre, il n'en est pas de même du ruban d'officier d'Académie.

D'après le décret impérial du 17 mars 1850 qui institua la décoration académique, l'officier d'Académie devait porter la double palme brodée en soie blanche et bleue.

Le décret du 21 novembre 1852 assigna aux officiers d'Académie la double palme brodée soie violette et argent.

De nombreuses décisions y substituèrent la double palme d'argent brodée sur un ruban de soie noire brodée, portée à la boutonnière.

Enfin, depuis l'arrêté du 25 mai 1860, signé Duruy, le ruban est violet noir; les palmes sont d'argent portés par les officiers d'Académie, et d'or pour les officiers d'instruction publique.

En somme, le ruban violet n'est définitivement violet que depuis trente et un ans environ.

FIACRE CHINOIS.

Tandis que les ingénieurs s'acharnent sur leurs épreuves d'automobiles électriques, les Chinois, eux, rebroussement carrément chemin sur la voie du progrès.

Il s'agit de la brouette! A la simple et véritable brouette, ou haquet à une seule roue, et non pas au «pousse-pousse» que l'on connaît.

A Shanghai, le grand port de l'Extrême-Orient, il y a déjà en circulation quatre mille deux cents de ces véhicules.

Ces fiacres chinois se louent au mois, et pas cher: pour trois ou quatre francs on a la brouette et le cocher, avec quelque robuste Céleste aux jarrets solides.

On s'accroupit dans la brouette et le conducteur vous traîne ainsi, bien en équilibre, à une allure aussi rapide qu'on le désire. Il paraît que cette locomotion est très douce, et les Chinois paraissent goûter fort ce genre de transport.

THEATRES.

Théâtre St-Charles. Le Père Prodigue (Prodigal Father), attire toujours la foule au St-Charles. La pièce est pourtant bien connue; on s'en doute; mais ce n'est plus la même pièce qu'autrefois. On y a ajouté des danses, des chœurs, des scènes qui existaient pas auparavant. De telle sorte que c'est un spectacle nouveau.

Académie de Musique. Malgré les soirées qui abondent en ce moment, les théâtres ne désespèrent pas; notamment l'Académie de Musique, hier même, faisait une forte belle recette avec «A Stranger in New York.» Anjour d'hui, en matière, même spectacle.

Grand Opera House. Il y avait du monde, beaucoup de monde, avant hier et hier, au Grand Opera House. Le fait est que le spectacle est fort intéressant et amusant. Il réveillerait tout Londres, qui pourtant ne passe pas pour une ville très éveillée.

L'ABELLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes. Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche.

EDITION QUOTIDIENNE. Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00. Un an \$6.00. 6 mois \$3.00. 3 mois \$1.50. Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris: \$15.00. Un an \$7.50. 6 mois \$3.80. 3 mois \$1.90.

EDITION HEBDOMADAIRE. Paraissant le Samedi matin. Pour les Etats-Unis, port compris: \$3.00. Un an \$1.50. 6 mois \$0.75. 3 mois \$0.37.

EDITION DU DIMANCHE. Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands. Nos agents peuvent faire leurs ventes par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUB EXPRESS.

MOTS DE LA FIN.

Le professeur explique les premiers notions du style: —Voyez-vous, la rencontre de deux «a» est toujours désagréable à l'oreille; il faut donc l'éviter avec soin.

Ainsi, ne dites jamais: «Je vais à Amiens.» Dites plutôt: «Je vais à Perpignan.»

Un musicien a contracté la singulière manie, toutes les fois qu'il monte ou descend son escalier, d'attribuer mentalement à chaque marche le nom d'une note de la gamme. Première marche, «do»; deuxième marche, «ré», etc.

L'autre jour, il trébucha, tomba à la renverse et dégringola la moitié d'un étage.

—Aie!... s'écria-t-il en se relevant tout endolori... j'ai dû le mettre le pied sur un dièze!

Un assassin comparait devant le juge d'instruction: —Le coup que vous avez porté témoigne d'une grande habileté, dit le magistrat; vos habits n'ont pas une goutte de sang.

—Et vous, reprend l'homme avec hauteur, est-ce que vous vous tachez avec votre encre?

Le jeune Maurice, tout frais débarqué de sa province, entre, boulevard Saint-Michel, dans un café où fréquentent les petites dames aux mœurs faciles. —Un bock! crie-t-il d'un air désagréable. —Brune ou blondet lui demande-t-on. —Lui, le rouge au front: —Pour qui me prenez-vous? Et il sort tout confus.

Entre plumitifs: —Ne me parle pas de prêter des livres! J'attends encore le Racine qu'un confrère m'a emprunté il y a deux ans.

—Alors, toi aussi... dé-Raciné!

A l'Ecole des Beaux-Arts, entre élèves femmes: —Où, ma chère, ma famille voulait faire de moi une modiste... J'ai même commencé mon apprentissage.

—Bah! Quand on a la vocation artistique... Je me suis laissé dire que Puvion de Chavannes a commencé par prendre des leçons de... couture!

Le tribunal correctionnel de Marseille vient de décider qu'on avait le droit de sortir avec une canne à épée. —On parlait de cette sentence sur la Cannebière. —Eh bien nous sommes dotés d'un nouveau port! —Le port... de la canne à épée. Rapineau a passé tout l'éché de la campagne. Un dimanche matin en s'éveillant il constata que la pluie tombait à torrents. —Quel dommage, dit-il à sa femme, que nous n'ayons pas eu l'idée d'inventer les Durand à venir passer la journée ici. La politesse était faite et, par ce mauvais temps sûrement ils ne seraient pas venus.

la queue. Malgré ses talents les têtes de cannes ne lui procuraient que bénéfices irréguliers.

Les amateurs sont rares qui aiment à s'exhiber avec un gourd orné d'une tête de ministre ou d'une lure de sanglier domestique.

Pour sa pâture ordinaire, l'ancien agent de la Sûreté allait s'attabler dans un bouge à demi-souterrain, décoré du nom de «bar» et qui se trouve vers le milieu de la rue de Provence.

Huchard avait raison. Buscuret avait une fuite et un vice.

Le vice était la paronnie de «bar».

La fuite, c'était l'établissement lui-même dans lequel ses gains passaient depuis un temps immémorial.

Ce «bar» était pour le Gascon un vrai tonneau des Danaïdes. Mais il avait des compensations.

Il s'y plaisait comme un poisson dans l'eau. La similitude d'autant plus acceptable que l'endroit avait quelque ressemblance avec un aquarium.

Le Gascon y retrouvait une agréable société, pas mêlée, car elle ne se composait que des dessous du panier.

La compagnie avait du moins cet avantage qu'elle n'obligeait pas Buscuret à chasser le naturel et à se fatiguer l'esprit en formules de beau langage.

Un sortit de la maison Fribourg, il tira sa montre de son gousset, un simple oignon en nickel qui marquait l'heure à peu près exactement, à cause de la solidité massive de ses organes.

Le déjeuner était à midi précis. Buscuret avait un instant de répit pour flâner.

Depuis longtemps il n'avait pas éprouvé un si grand bien-être.

De petits ohatouillements voluptueux lui couraient sous la peau.

A cette époque, on ne parlait que de mines d'or!

C'était la folie du moment, une démente, une frénésie, un rut furieux, un assaut de tous les appétits hennissants donné à la bête immonde qui s'appelle le Veau d'or.

On citait des fortunes faites en quelques traits de crayon sur ces actions pareilles à celles de Law et du Mississippi, et dont la vogue s'était déclarée tout à coup.

Ainsi ce Tartufe de Huchard! Sa déconiture n'était un secret pour personne.

Huchard nettoyé, nu comme un petit saint Jean, c'était pain bénit!

Le Gascon aurait voulu le voir sur la paille.

Un animal qui ne leur donnait seulement pas de l'eau à boire et qui fourrait tout le gain de ses escroqueries dans sa poche!

On parlait aussi de ce brigand de Fribourg, mais celui-là était garanti, selon Buscuret, comme les chats qui retombent toujours sur leurs pattes!

Il trouverait bien le moyen de se retourner à temps!

Dans Paris, c'était comme une scie d'atelier, un refrain général répété par tous les échos: —Mines d'or! Mines d'or! Buscuret aurait bien spéculé lui aussi, et il en avait eu de raageuses envies. Des camarades lui glissaient de temps en temps quelques tuyaux; mais quoi, pas le sou!

Alors il avait fallu se tenir à l'écart de la curée et laisser la galette aux autres.

La petite de Landeven qui avait des parents millionnaires! Quelle veine!

Ce serait elle, la mine! Il s'agissait de l'exploiter.

Il y avait deux manières. La première, la plus simple, c'était de remettre l'enfant à ses auteurs contre une récompense honnête, comme un toutou égaré.

Mince le résultat! On pourrait toujours en user s'il n'y avait pas moyen de faire autrement.

L'autre, c'était d'accaparer la fortune, les millions, la dot présente et les successions de l'avenir, en gagnant le cœur de la petite, en s'en faisant aimer, en l'épousant en un mot, avant la rencontre des beaux parents!

Alors on avait le fonds et le tréfonds de la mine, le gros lot! Et ce difficile!

Non! Une fille sans le sou, misérable! Non!

On trouverait le futur! Il n'était pas loin! Buscuret sourit.

Mais d'abord ne fallait-il pas s'assurer que l'oiseau était toujours au nid!

Il y avait là une douzaine d'habités, des filles en toilette du matin, à l'aise, en pantoufles, débraillées comme chez elles, le corsage dégrafé, les chignons à peine tordus, le peignoir flottant, et quelques hommes en tenue de rapins ou de cabots de sixième catégorie, longues chevilles sous des bécotes excentriques, faces glabres, têtes rasées à demi, mentons bleus, vestons sans gilet, chemises aux cols largement rabattus et cravates lâches.

C'était l'instant de la table d'hôte.

Pas de major.

La présidente était une grosse femme, trop mitre, grasse et molle, aux seins débordants, aux sourcils noirs et aux cheveux jaunés.

Une toile peinte! Un mauvais pastel!... Orgeat et sirop de gousses!

Pouah!

L'entrée de l'ancien agent fut saluée d'un honrrah!

—Buscuret! —D'où viens-tu? —Tu retardes!

Buscuret tira sa montre, posa un doigt sur le verre et dit: —Erreur! A la minute, mes agneaux! Celui qui me prendra en défaut est encore à naître! On a'ors, c'est que le devoir m'appelle.

Il était là, chez lui, en famille. Cela se voyait.

Il posa son gourd artistique

dans un coin, son chapeau sous la table et s'assit en face de la maîtresse, en disant: —Bonjour, Fieue! Ça va bien dans la boîte?

Fieue, c'était la patronne du bar, Joséphine Roguette, une ancienne chanteuse de café-concert à laquelle il était resté, après vingt ans d'exercices variés, tout juste de quoi monter ce bouchon.

Quelques jennes Montmartroises en avaient fourni le désor.

L'allégorie abondait.

Sur la plupart des toiles, brodées à la diable, on voyait des poissons frétilant sur une queue fourchée, la casquette, à trois points sur les ouïes, et tendant leurs nageoires à des pierreaux.

Il y en avait de jeunes et de vieux, de beaux et de laids, et au-dessous des légendes d'idiotes qu'on écolier de douze ans aurait trouvées: Au bar bon! Au bar beau! Au bar accommodé!

Au bar le duc!

Et ainsi de suite. Il s'en trouvait une quinzaine du même acabit autour de la salle.

Calebrendaines faciles, sujets malpropres, tout s'harmonisait dans cette basse fosse de la galanterie où d'ailleurs, le toutoiment universel était de rigueur. C'était la bohème des peintres ratés, des figurantes de beuglants, des petits sujets de Montmartre ou de Déjazet, des sauterelles du Moulin-Rouge, car la

Mrs Winslow's Soothing Syrup. It is the only remedy for CHIL DREN WHILE TEETHING, with PERFECT SUCCESS. It soothes the GUMS, SOFTENS THE GUMS, ALLAYS ALL PAIN, CURES WIND COLIC and is the best remedy for DIARRHEA. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and ask for Mrs. Winslow's Soothing Syrup, and take no other kind. Twenty Cents a Bottle.